Document generated on 06/02/2025 5:10 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Fictions : une nouvelle de Jérôme Rodriguez
Rupture

Jérôme Rodriguez

Volume 11, Number 1, September–November 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34100ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rodriguez, J. (1991). Fictions : une nouvelle de Jérôme Rodriguez : rupture. *Ciné-Bulles*, *11*(1), 46–49.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Rupture

par Jérôme Rodriguez

Denys Arcand, Patricia Rozéma, Jacques Leduc, Atom Egoyan tournent ***Montréal vu par****..., un film à sketches sur la ville que Jean Drapeau croit naïvement avoir immortalisée par son règne. L'entreprise, produite par Cinémaginaire, renvoie au* ***Paris vu par*** *et autres films à épisodes en vogue dans les années 60 et 70. Dans la foulée de cet heureux retour d'un genre qu'on croyait perdu, Jérôme Rogriguez propose une rupture vue par trois réalisateurs, deux Français et un Québécois, qu'il s'est amusé à déguiser un peu.*

Jérôme Rodriguez a déjà publié quelques textes de fictions dans la revue ***Stop****, dont il a d'ailleurs remporté en 1989 le concours annuel de nouvelles. On peut l'entendre chaque semaine, en compagnie de Marc-André Lussier, sur les ondes de CIBL, à* ***Projection spéciale****, le magazine-cinéma de la station. Il est également critique littéraire à Radio Centre-Ville et enseigne le français à Ville Saint-Laurent.*

À la manière de Jean-Luc Abscons

... alors la caméra s'immobilise sur l'œil gauche. Un œil bleu, sec, impavide — masculin. Gros plan. Très gros plan. L'œil tétanisé bouffe le champ de vision, la *picturalité* voyeuse du spectateur (ça donne à réfléchir). Mouvement ; l'œil cligne, cligne encore mais sans humidité. Il est torride ce regard et là, au troisième clignement, c'est le r-a-l-e-n-t-i, alors que la caméra mimétise le mouvement de la paupière. Le rideau descend lentement, jusqu'au black-out total. Silence. La salle est devenue une monstrueuse *camera oscura*. La voix rauque d'un vieillard s'élève : « Le désir obscurci par trop de souvenirs escomptés, qu'ai-je espéré d'elle... ? »

Sous la lumière d'une aube glauque, plan fixe d'un marais à l'allure nauséabonde.

À travers un pare-brise, travelling sur le soleil, haut, voilé par les feuilles de platane. L'*Adagio* d'Albinoni perfore un silence devenu gênant — que dis-je, oppressant — et toujours ce défilé d'arbres noyés de lumière, alors que l'on distingue maintenant des cris d'enfants enjoués en background, ça vient de l'INTÉRIEUR de la caméra et non du décor. Les rires sont engloutis par le crescendo mélancolique des violons puis, en fondu, par le bruit de la voiture qui roule, avec un effet d'accélération, grâce au désengagement de la caméra du zénith vers la droite (90°). La route.

La voix de J. maintenant, lointaine, assourdie : « Toi, toi, l'absente de tous mes bouquets. »

Retour à l'œil (toujours aussi bleu), le champ s'agrandit, on voit les deux yeux puis tout le visage de J., alerte. Une mèche froisse son haut front plat. Il remet ses lunettes, désinvolte, baisse la tête, replonge dans une lecture que l'on devine nerveuse à cause de sa main hésitante ; la caméra suit le geste puis remonte vers la tête (qu'il a maintenant penchée, dévoilant une calvitie précoce). Le regard s'échappe vers la gauche, en un panoramique arc-de-cercle : nous sommes dans un parc, un jardin public, un espace vert ensoleillé, où quelques marmots s'ébattent dans un carré de sable. Un petit solitaire louche en direction du groupe, ignoré. La caméra poursuit son mouvement, banc, buissons, quidam, puis elle s'arrête net à la hauteur du chemin de gravier et M. est là, immobile, à trois mètres, de plain-pied, muette et inquisitrice tout à la fois (tout est dans la posture, la droiture, cette moue impalpable et composée, le regard de l'Autre la personnifie, c'est évident). Elle lève la main, doucement, trrrès doucement.

Une cohorte d'oiseaux passe de droite à gauche d'un ciel d'hiver, un retardataire cancanne.

Cacophonie urbaine sur fond blanc.

Intertitre plein écran : « Il faut savoir ruminer pour me bien comprendre ». Musique dodécacophonique. Retour à M., sa main est à la hauteur de sa bouche, elle en couvre ses lèvres, ferme ses yeux iridescents. Non, elle ne baille pas.

Nous sommes maintenant J., les yeux de J. qui se précipite vers M. sans toutefois la rejoindre vraiment (effet classique du marcheur sur tapis roulant inversé).

Face à face des deux actants, la musique décroît ; la caméra est de côté, en légère contre-plongée, s'attarde sur l'un, puis sur l'autre, en alternance grâce à un plan contournant. Accélération de la manœuvre. Ça en devient étourdissant.

Voix féminine : « Je ne rêve plus de toi. »
Voix masculine : « Ton grain de voix sillonne ma mémoire. »
Voix féminine : « Je ne t'aime plus qu'en réalité. Il nous manque la détresse du manque. Adieu. »

Image fugitive de quatre mains osseuses pianotant des touches d'ivoire muettes.

Une petite fille observe en catimini des ébats amoureux dans une chambre sombre (la porte est immense, la poignée, haute).

La cohorte de canards traverse le ciel, de gauche à droite cette fois-ci ; le retardataire ne cancanne plus, mais il traîne toujours de l'aile.

Retour à J., seul, debout dans le parc maintenant désert. Le soir tombe. Le chemin de gravier s'étale devant lui. J. retourne s'asseoir sur le banc, reprend son livre, le porte à la hauteur de ses yeux. On discerne le titre : ***Riens philosophiques***, Soren Kierkegaard. Zoom avant sur le livre, à travers le

livre, jusqu'au visage qui envahit l'écran, et l'oeil, fixe. La paupière descend. Noir. Un cri.

À la manière de Denys Hiliste

Décor : un condo style Île-des-Sœurs, meublé à la Mariette-Clermont. Look très post-moderne, c'est-à-dire zen friqué : le coût des seules causeuses équivaut à un an de loyer dans Rosemont. Pour le reste, tout est très design, Hi-Fi compact, Klee et Warhol sur les murs, bay-window avec vue sur la tour des Coopérants, aquarium encastré.

Personnages : Lui : la vieille trentaine, pas trop moche, robe de chambre blanche, chaussettes noires, il feuillette ***Vice-versa*** d'un air concentré. Elle : le même âge que monsieur, se pointe dans le salon avec une serviette sur la tête ; apparemment, elle sort de la douche. Elle s'écrase sur le divan, prend la télécommande et allume la télévision. On entend le thème des **Filles de Caleb**.

Lui : Chérie, je lis...
Elle : mmm ? ...
Lui : J'ai dit je lis, et la télé me dérange.
Elle : Ah écoute, tu vas pas commencer, hein ? Si ça te dérange tant que ça, t'as qu'à aller dans le bureau. Moi j'écoute mon émission.
Lui : C'est quoi ?
Elle : Quoi ?
Lui : C'est quoi ? La niaiserie que t'écoutes ?
Elle : ...
Lui : Ah, mais c'est-tu pâs Ovilâ et sa douce. Bonyenne de bonyenne, faut pas manquer ça, j'aurais l'air trop épais au bureau. Bon, où il est l'étalon ? Dans le bois ou dans le lit ?
Elle : Tais-toi, tu m'énerves.
Lui : On peut discuter, non ? C'est ça le malheur avec la télé, y a pus moyen de se parler. Moi j'aime ça te parler, pis...
Elle : Surtout quand ça m'dérange. Chut.
Lui : Le pire, c'est que tu t'intoxiques avec des merdes pareilles. Quand je t'ai connue, on trippait ensemble sur McLuhan et Castaneda. Ma vieille, regarde où t'en es rendue. Ça te bouffe la cervelle, ces affaires-là, ça t'aliène sans même que tu t'en rendes compte, c'est de la plus-value ajoutée à la béatitude moderne...

Elle monte le son d'un cran, de deux, serre les dents, se tourne ver lui : « Tes discours rabâchés mille fois, j'en ai plein le cul. »
Lui : N'empêche que...
Elle : Parle plus fort, j'ai une banane dans l'oreille.

CINQ MINUTES PLUS TARD

Lui : Non mais, c'est-tu platte. Y s'passe rien. Au moins, la semaine dernière, elle a eu quatre bébés, ça a remonté le moral à Boubou. Là, elle est rendue à les torcher. Une chance que c'est d'époque, sinon on s'farcirait des pubs de Pampers à tour de bras. Je suppose que c'est parce que ça te rend nostalgique que tu regardes Émilie avec les yeux dans le beurre ?
Elle : Au moins, c'est signe qu'eux, ils baisent. T'est peut-être créatif, chéri, mais faudrait te recycler de ce côté-là, t'as oublié ton savoir-faire...
Lui : Ça c'est la meilleure...
Elle : Crie pas, j'entends plus rien.
Lui : Je crie pas. Comme ça, Ovila est un modèle masculin, maintenant ? Un gnochon qui a jamais passé sa troisième année, avec des yeux de ouaouaron, une mâchoire pendouillante à la Bernard Derome. Un soûlon avec une grosse quéquette.
Elle : On l'a pas encore vue, mais il a de belles fesses...
Lui : Pis ça s'prétend historique...
Elle : Chut.
Lui : Non j'me tairai pas. Pas quand un téléroman si débilitant vient me faire la morale chez moi. J'suis icitte chez nous, O.K., et je refuse que ma femme se serve d'une telle idiotie pour me traiter de mauvais baiseur. Tu penses juste à ça. T'es une obsédée incapable de réaliser mon plus microscopique fantasme, pis ça te prend des étalons à la télé pour te faire mouiller !
Elle : T'as fini ?
Lui : Oui.
Elle : Bien. Time-out jusqu'à la publicité, O.K. ?
Lui : C'est bien parce que je suis gentil.

Il replonge le nez dans son magazine.

DIX MINUTES PLUS TARD

Lui : Regarde-moi cet épais... il lui sussure des « j't'aime » à deux pouces du nez pis elle qui y croit... y sent la robine jusqu'ici.
Elle : Hey le smat, j'avais dit pendant la pause, les commentaires idiots.
Lui : Pendant la pause, je terminais un excellent article sur la sociologie quantique. Savais-tu ça que les modèles aléatoires permettent d'apprécier certains vecteurs fondamentaux qui peuvent expliquer la violence urb...
Elle : M'en crisse. Encore un mot pis j'fais d'l'air.
Lui : Des menaces, des menaces. T'est rivée à la télé, pis tu veux m'faire croire que t'es capable d'une action, je dis bien une ACTION qui serait autre chose

qu'une pâle réplique, un double, une copie conformiste du lavage de cerveau dont tu t'abreuves à longueur de soirée.
Elle : Mieux vaut se faire laver le cerveau que d'écouter un salaud comme toi.
Lui : C'est ça, des injures maintenant. Et tes copines, tu crois qu'elles passent leurs moments libres à faire chier leurs maris avec cette conspiration radio-canadienne ?
Elle : Ben c'est exactement ce que je vais aller vérifier.

Là-dessus, elle se lève, passe dans la chambre, en ressort habillée et toujours aussi pompée, et quitte l'appartement en claquant la porte. La porte s'ouvre une demi-seconde plus tard, c'est encore elle qui s'époumone : « Et surtout, ne m'attends pas ». La porte claque de nouveau, pour la dernière fois.

Lui, légèrement abasourdi au début, reprend vite son mauvais sourire. Il ramasse la télécommande, change de poste et passe à RDS, tout en prenant quand même la peine de vérifier que le magnétoscope enregistre bien le canal 4 jusqu'à 21 heures.

À la manière de Jacques Scalpel

Il s'allume une cigarette, prend quelques bouffées rapides, la fumée lui brûle les yeux, il l'éteint en toussant. La caméra le suit dans le corridor étroit, il arrive dans la minuscule cuisine, ouvre le frigidaire, boit à même la bouteille un peu d'eau minérale, la remet à sa place. Il reste quelques secondes béat devant la porte ouverte, l'air de chercher quoi manger, ne décide rien, ferme la porte. Retour au salon, il s'assoit sur le divan, ouvre la radio, se dirige vers la fenêtre, regarde dehors. Durant tout ce manège, la caméra est restée en retrait, comme un voyeur, dans l'embrasure des portes et les coins de la pièce. Il passe dans la chambre, s'installe à son bureau, devant sa machine à écrire, frappe quelques lignes, déchire la page, allume une autre cigarette, revient au salon, ferme la radio, revient sur ses pas et s'étend sur le lit, l'avant-bras replié sur les yeux.

La porte s'ouvre, l'appartement est silencieux. La lumière de la cuisine est restée allumée. La caméra s'avance dans le corridor, passe au salon, bref travelling du lieu déjà connu du spectateur, fait demi-tour et se dirige vers la chambre dont la porte est entrebaillée. Une main entre dans le champ de la caméra et pousse la porte. Il est étendu sur le lit, dans la position où nous l'avons quitté il y a un instant.

— Tu dors ?

Il ouvre les yeux, la caméra se déplace de côté pour faire apparaître les deux protagonistes à l'écran. Il reste étendu un bref moment avant de se lever et de répondre, d'une voix fatiguée : « Non, je t'attendais. »
— Tu es sûr que ça va ?
— J'ai à te parler.

Un concerto de Brahms, à peine audible, flotte dans la fumée des cigarettes. Ils sont assis l'un à côté de l'autre sur le vieux divan jaune. Il parle en écoutant ses mots, elle écoute en retenant ses larmes.

— C'est un peu comme si on avait oublié de vivre pendant tout ce temps, comme si on avait oublié qu'il existait un monde, là, dehors, des choses à faire…
— Je t'ai empêché de faire des choses ? Moi ? Mais tu as toujours été libre de vivre ta vie comme tu l'entendais.
— Non, non, tu ne m'as pas empêché, je me suis abstenu, en pensant à toi. Et puis un jour on en vient à penser que l'on n'a qu'une seule vie, on se met à vivre au conditionnel passé, au plus-que-parfait… si j'avais pu… j'aurais dû… tu vois ?
— Non. Je ne vois pas où tu veux en venir. Tu me dis que tu veux partir, c'est ça ? Ben alors cesse tes rationalisations, tu parles comme un vieux. Dis-moi plutôt la vérité.

La caméra traque le doute dans son regard, la fissure dans la logique des discours.

— Depuis quelque temps, je suis obsédé par mon enfance. Des bribes anodines remontent à la surface, comme ça, sans raison. Et chaque fois, ces images me rappellent à l'irrémédiable marche du temps. Un jour je vais me réveiller je serai vieux ; je regretterai tellement de n'avoir pas vécu autrement que j'en crève déjà de désespoir.
— Mais qu'est-ce-que tu veux ? Partir sur la route, tout larguer, vivre jeune, mourir vite ? T'es dans la même galère que tout le monde à ce compte-là.
— Je sais. Mais c'est encore pire de vivre ça à deux. Alors pour tenter de faire autrement, de faire comme si, peut-être vaut-il mieux que je parte.

Un mauvais silence s'installe. Il regarde brûler la cigarette qui se consume entre ses doigts. Elle se force pour retenir un rictus qui, elle le sait, lui déchirerait le visage. Le plan-séquence semble s'éterniser, la musique a cessé sans que l'on s'en aperçoive.

***Ciné-Bulles** invite tous les gens de plume à lui adresser des textes pour la rubrique FICTIONS selon les paramètres suivants :*

- nouvelle inédite écrite en français et centrée d'une façon ou d'une autre sur le cinéma ;

- texte dactylographié à double interligne ;

- trois formats possibles : cinq, huit ou dix feuillets.

***Ciné-Bulles** ne s'engage pas à publier tous les textes reçus et les manuscrits ne sont pas retournés.*

Les auteurs des textes choisis demeurent propriétaires de leurs droits d'auteur.

— Entre rester avec toi et partir, pour moi, c'est comme choisir entre une rage de dents et un coup de pied dans les couilles. Mes motifs peuvent te sembler ridicules, ou enfantins, et Dieu sait si c'est pour moi difficile de te parler comme je le fais actuellement, mais il faut que je m'échappe de cette impression de lenteur à faire mourir.
— Et le gosse ?
— Ben, il est pas encore né, le gosse. Il est encore temps pour...
— T'es dégueulasse !
— Non, non, t'as mal compris. Ce que je voulais dire, c'est que toute la décision t'appartient, même si nous l'avons désiré tous les deux. T'as un peu forcé la note, mais j'ai pas rechigné. Que feras-tu avec lui, seule, avec ton boulot, tes déplacements...
— Tu parles comme si c'était déjà fait, comme si tu m'avais déjà larguée. Aie confiance en moi, on s'est toujours compris nous deux... tu m'avais jamais parlé comme ça, de tes angoisses, de cette peur de la mort — ou de la vie — qui te prend aux tripes. Je peux t'aider... Je t'aime...

Des larmes perlent aux coins de ses yeux, des larmes tranquilles, sans excès ni pudeur. Il semble hésiter un court instant entre la prendre dans ses bras et ne pas bouger. La caméra recule légèrement, s'attarde une seconde encore sur les deux personnages, lui n'a pas bougé, elle s'est retournée vers le dossier. Elle tend le bras pour prendre son verre lorsque le téléphone sonne. Elle répond. Une voix féminine, inconnue, le demande d'un ton enjoué. Lorsqu'elle lui dit que c'est pour lui, et qui veut lui parler, elle sait, l'espace d'un serrement de cœur plus douloureux que les autres, qu'elle a en face d'elle un salaud. Et un menteur. ■

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE
Dates : 22 août au 2 septembre 1991
Lieux : Parisien, Place des Arts et Complexe Desjardins, Montréal

FESTIVAL OF FESTIVALS
Dates : 5 au 14 septembre 1991
Lieu : Toronto

RENCONTRE SUR LE SON AU CINÉMA
Dates : 20, 21 et 22 septembre 1991
Lieu : Cinémathèque québécoise, Montréal

CARROUSEL INTERNATIONAL DU FILM DE RIMOUSKI
Dates : 22 au 29 septembre 1991
Lieu : Centre civique, Rimouski

FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL DE SAINTE-THÉRÈSE
Dates : 28 septembre au 4 octobre 1991
Lieux : Auditorium du Cégep Lionel-Groulx, Sainte-Thérèse
et Auditorium de la Polyvalente Deux-Montagnes, Deux-Montagnes

FESTIVAL INTERNATIONAL DU NOUVEAU CINÉMA ET DE LA VIDÉO DE MONTRÉAL
Dates : 17 au 27 octobre 1991
Lieux : Institut Goethe, Cinémathèque québécoise, Cinéma Parallèle et Cinéma Rialto, Montréal

FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE
Dates : 26 au 31 octobre 1991
Lieu : Théâtre du Cuivre, Rouyn

RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS
Dates : 6 au 15 février 1992
Lieux : Cinémathèque québécoise, Cinéma O.N.F. du Complexe Guy-Favreau et Cinéma Parallèle, Montréal
Dates : 18 au 23 février 1992
Lieu : Musée de la Civilisation, Québec